

L'homme-au-pardessus, c'est moi
La Chanson du fou

Patricia Belzil

Number 121 (4), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24350ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2006). Review of [L'homme-au-pardessus, c'est moi : *La Chanson du fou*]. *Jeu*, (121), 62–64.

PATRICIA BELZIL

L'Homme-au-pardessus, c'est moi

Assis devant sa machine à écrire, un auteur tape frénétiquement la suite d'une histoire diffusée à la radio chaque soir, dans une sorte de clandestinité, après les dernières émissions. À côté de lui, l'appareil grésille, transmettant en direct les mots qu'il écrit. Or, ce soir-là, l'Auteur se laisse emporter par l'inspiration et sème le chaos au sein de sa création : la fin de l'histoire est imminente et, dans les tréfonds de la radio, lieu de la fiction, c'est la panique. L'appareil explose, et l'Auteur entend alors la voix d'un de ses personnages qui l'attire dans le dédale de son histoire, dans la radio même, par le truchement de laquelle la parole de l'écrivain rejoint l'auditoire. Comme Alice passant d'un monde à un autre, il se glisse dans le haut-parleur d'une radio géante, réplique de celle qui est posée sur sa table de travail.

Ainsi débute *la Chanson du fou* de Joël da Silva, pièce pour enfants de 8 à 12 ans, tout à la fois jouissive et exigeante, mise en scène par Marie-Josée Plouffe. Ce n'est pas si souvent qu'on assiste à un tel déploiement de l'imagination, portée par un entrelacs de symboles finement orchestrés, à un tel délire carnavalesque où le fou du roi est vraiment devenu fou, où les mots sont ramassés à la serpillière... et pris au pied de la lettre. De façon plus radicale, ou plus explicite, que dans ses autres pièces, l'auteur de *Château sans roi* explore les méandres de l'inconscient, ici celui de l'écrivain, son *alter ego*.

Entraîné dans le monde qu'il a créé, l'Auteur se retrouve pourtant en pays ennemi, un royaume passablement angoissant où le sens se défile au gré des images surréalistes et où les personnages se fondent les uns aux autres. Souverains de ce monde fictif, le Roi et la Reine lui en veulent, car il a mis en péril leur univers et provoqué la fuite de leur fils ; révolté, celui-ci s'est enfui en répandant la rumeur transmise par le fou du roi : « C'est la fin du monde ! » Le fou lui avait appris, en effet, que les histoires se terminent, que tout a une fin, évoquant par là l'ultime vérité, celle, fondamentale, de la mort. Pour se venger de l'Auteur, le Roi et la Reine l'entraînent donc dans la chambre de l'enfant, car, déclarent-ils, il est parfait pour remplacer l'autre, celui qui s'est sauvé, pour le retrouver et le tuer. Il suffit alors que l'Auteur revête le pyjama de l'enfant et s'endorme au son de la berceuse silencieuse de la servante aveugle et muette pour que la métamorphose opère, et qu'il se réveille armé de l'épée du prince, avec mission de couper la

La Chanson du fou de Joël da Silva, mise en scène par Marie-Josée Plouffe (Théâtre Magasin/L'Arrière-Scène, 2006), présentée à la Maison Théâtre au printemps 2006. Sur la photo : Joël da Silva (l'Auteur), Marcelo Arroyo (le Roi) et Valérie Gasse (la Reine). Photo : François Longpré.

La Chanson du fou

TEXTE, MUSIQUE ORIGINALE ET CONCEPTION SONORE DE JOËL DA SILVA.
MISE EN SCÈNE : MARIE-JOSÉE PLOUFFE ; SCÉNOGRAPHIE : MARC-ANDRÉ COULOMBE ; ÉCLAIRAGES : CAROLINE GUY ; RÉALISATION DE LA BANDE SON : BENOÎT BRODEUR ; CONSEILLER ARTISTIQUE : SERGE MAROIS. AVEC MARCELO ARROYO, JOËL DA SILVA ET VALÉRIE GASSE.
COPRODUCTION DU THÉÂTRE MAGASIN ET DE L'ARRIÈRE-SCÈNE, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 26 AVRIL AU 7 MAI 2006.

tête du fugitif. Or, on soupçonne que l'enfant royal est nul autre que l'Homme-aupardessus, celui « qui parle par en dessous », le méchant de l'histoire, qui est sur le point d'enregistrer un disque d'or et de quitter la radio sur les ondes d'une chanson. Il veut passer de l'autre côté du « mur », celui derrière lequel des gens les écoutent (clin d'œil au quatrième mur et au public de la Maison Théâtre). Parti en quête de ce mystérieux *crooner* sans visage (sa tête est un porte-voix), l'Auteur fera une découverte bouleversante car, lorsqu'il l'entendra chanter, il reconnaîtra sa propre voix : l'Homme-aupardessus, c'est lui (salut, Flaubert). L'Auteur étreindra l'enfant (qui se cache sous le pardessus...), se réconciliant avec cette part de soi au cœur de toute œuvre, avant de quitter la radio, c'est-à-dire le monde de la création. Ainsi, c'est en

quête de lui-même qu'il était parti, avec mission de se tuer : piège machiavélique du Roi et de la Reine, qui concevaient là leur vengeance à l'égard de leur créateur despotique qui, selon son bon vouloir, était libre de mettre le mot « fin » à leur existence.

Des personnages étranges déambulent dans ce dédale cauchemardesque visité par l'Auteur, tous joués par deux comédiens, les excellents Marcelo Arroyo et Valérie Gasse : le Roi et la Reine, inquiétants manipulateurs ; Gisèle et Gertrude, femmes de ménage qui ramassent les derniers mots de chacun et les consignent dans un cahier, puisque c'est la fin du monde ; et un fou dans une poche. Ce dernier est, en fait, le fou du roi qu'on a enfermé là et qui est devenu... fou. Depuis, il parle « à personne » et prophétise : « Le mot de la fin sortira de la bouche de personne ! » Mais « personne », n'est-ce pas l'Auteur qui, n'étant pas *personnage*, ne peut qu'être, cela va de soi, *personne* ? La bouche mystérieuse dont parle le fou, bouche absolue, emblème divin, c'est bien sûr la parole de l'Auteur, omnipotente, dont un seul mot peut ou sauver ou tuer. Aussi, quand les femmes de ménage recueilleront, pendant son sommeil, le mot de l'Auteur endormi dans la chambre de l'enfant – « Maman ! » –, verra-t-on la prophétie s'accomplir. De fait, le dernier mot écrit par l'Auteur, sur la feuille laissée sur sa machine, est bel et bien « Maman » : avant son départ précipité, il avait commencé une lettre à sa



mère afin qu'elle ne s'inquiète pas de son absence. Pour boucler la boucle, ce mot sera aussi celui de la fin de la pièce quand, une fois sorti de la radio, l'Auteur se retrouvera devant sa machine à écrire et lira : « Maman ».

On pourra trouver amusant que cet homme qui doit partir brusquement veuille laisser un mot... à sa mère. S'agit-il d'un enfant ? Non, puisqu'il boit du café, preuve irréfutable de son statut d'adulte. Et pourtant, c'est bien un enfant qui se retrouve enfermé dans la « chambre de l'enfant »... Territoire-clé de l'univers fictionnel, la chambre de l'enfant est décrite comme une véritable pièce aux trésors, celle où *personne* n'entre (c'est pourquoi, sans doute, l'auteur y sera admis). La seule à en avoir la clé est la servante, aveugle et muette, « qui sait tout, entend tout mais ne dit rien », qui est donc essentiellement *une oreille*. D'ailleurs, le maître du lieu, l'enfant-roi ou l'Auteur, indifféremment, sera l'ennemi à neutraliser pour les personnages indignés de leur sort. Or, cette chambre de l'enfance, n'est-ce pas celle où l'écrivain puise toujours, en fin de compte ? Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'au moment où sonne l'heure de la fin de l'histoire, la chambre aux trésors se vide : l'enfant casse ses jouets et s'enfuit. Tout cela fait doublement sens puisque c'est Joël da Silva *en personne* qui incarne l'Auteur. Il est parfait dans le rôle de celui qui va d'étonnement en étonnement, ponctuant son parcours de son éloquent leitmotiv : « Ma parole ! »

Cette brillante construction dramatique plonge le spectateur dans de vertigineuses mises en abyme, l'embrouille avec des glissements identitaires auteur-personnage et d'autres détours de l'inconscient propres à réjouir les adeptes de la psychanalyse. Sans doute Joël da Silva perd-il quelques jeunes spectateurs, mais c'est à dessein qu'il les étourdit, les entraînant à sa suite dans le dédale imaginaire le plus tortueux qui soit (voire « tordu », car ne s'agit-il pas de *la Chanson du fou* ?), celui de la création littéraire. Un parcours complexe, certes, mais intensément jubilatoire. ¶